

**Entretien Eric Faye | Frédérique Roussel**  
**Libération, jeudi 3 décembre 2009.**

Eric Faye, 46 ans, a publié une bonne vingtaine de livres en une petite vingtaine d'années, entrant dans la sphère littéraire par les éditions Corti et l'écrivain albanais Ismaël Kadaré. Oscillant entre essais, nouvelles et romans, il écrit avec régularité, cherchant les marges et les lueurs d'absurde du quotidien. Si ce journaliste de l'agence Reuters, né à Limoges, n'aime pas trop le grand jour, il a récemment relaté la «genèse de ses élans» dans un récit autobiographique (*Nous aurons toujours Paris*, Stock) aux contours explicites et impassibles. Un faisceau de présomptions – attrait du merveilleux, images gravées de l'enfance, rencontres avec le texte puis l'écrivain, intérêt pour l'Albanie, pays sans représentation – a fait de Faye le dresseur de mots qu'il est. Attentif au creux anodin du réel, peaufinant sa retranscription à destination du lecteur par une sourcilieuse mécanique qui lui confère une résonance. Le temps paraît être une de ses obsessions, sans doute son meilleur personnage. «En des moments rares, le temps nous surprend à glisser, par une porte dérobée, des minutes inexplicables et pourtant capitales, lesquelles, mises bout à bout, ne doivent pas totaliser plus d'une heure ou deux dans une vie entière : collier d'instantanés dérisoires pour tout autre que soi mais qui donnent et redonnent envie, comme les prières récitées en suivant les grains du chapelet, de se hisser à la hauteur de soi-même», explique-t-il dans *Nous aurons toujours Paris*. Ce jeudi matin-là, Eric Faye dit avoir du mal à parler de son dernier recueil paru, absorbé qu'il est désormais par ses écrits suivants. Son chrono littéraire continue de tourner, et pas la moindre superstition ne l'empêche de parler dans les détails de ce qui viendra après.

### **Comment concevez-vous vos recueils ?**

Je trouve en général un fil rouge. Dans le *Mystère des trois frontières*[le *Serpent à plumes*, 1998, ndlr], j'avais pioché dans différentes mythologies que j'ai revues à ma façon. Je m'étais amusé à jouer sur le temps, avec des nouvelles tragiques, fleur bleue ou absurdes. Un clown s'est échappé du cirque[Corti, 2005] tournait autour du monde du travail et des manières de s'en échapper. Souvent, j'écris une très longue nouvelle, entourée de satellites qui interagissent avec elle. Dans *Quelques Nouvelles de l'homme*, le fil rouge paraît moins évident, si ce n'est la recherche de la liberté intérieure. Je voulais trouver un pendant absurde et moins noir à la nouvelle qui ouvre le recueil, «Billet pour le pays doré», déjà parue chez Cadex. Je suis parti d'une loi statistique : pourquoi tout le monde n'aurait-il pas envie de prendre la tangente le même jour ? Pour moi, c'est une façon de parler d'aujourd'hui. Le faire par une sorte d'hyperréalisme ne m'intéresse pas. J'ai besoin de chercher l'absurde dans le quotidien, même quand la nouvelle peut donner l'impression de coller au réel. Dans «De l'autre côté de soi», la réaction du héros n'est plus dans la logique. Il s'est enfermé à l'extérieur, il rentre dans l'hôtel en face et se retrouve dans une chambre d'où il observe ce qui se passe chez lui. A un moment donné, il ne contrôle plus le fil, et ce court instant permet le basculement. Ce qui m'a fasciné chez Kafka, c'est cette sorte de mise en hypnose des personnages qui se laissent entraîner dans une situation absurde. Ce syndrome d'empêchement crée des situations formidables.

### **Quelle littérature aimez-vous ?**

J'ai été un grand lecteur de Kadaré, qui ne pouvait pas parler du réel. La littérature est un tour de magie, une opération de transformation du réel. La littérature de dissidence ou la littérature des camps m'a toujours ennuyé. Je préfère la *Ferme des animaux* de George Orwell. La censure peut être intéressante en ce qu'elle oblige à passer par l'Antiquité et le Moyen Age

pour parler d'aujourd'hui. Je préfère lire le Palais des rêves de Kadaré qu'Une journée d'Ivan Denissovitch de Soljenitsyne. Je préfère des livres comme Epépé de Ferenc Karinthy, qui raconte comment un linguiste hongrois s'endort dans l'avion qui le mène à Helsinki et atterrit dans une ville inconnue dont il ne connaît pas la langue. On regrette de ne pas avoir eu soi-même cette idée.

### **Etes-vous plus à l'aise dans la nouvelle ?**

Le roman exige un cahier des charges un peu épuisant, un travail intense, assez ingrat. Dans la nouvelle, il y a le plaisir de quelque chose qui se réalise assez rapidement. Comme le verrier qui façonne ses verres, ça refroidit vite. Capter quelque chose, écrire dans une unité de l'écriture. Je n'aime pas le principe des personnages ou alors il faut qu'il s'agisse d'anti-personnages. Ce fut le cas pour B. Traven dans l'Homme sans empreintes [Stock, 2008, ndlr]. J'aime le jeu sur l'absence, les mystères littéraires, le monde des fantômes. Un certain anonymat engendre des légendes. J'aimerais un jour faire un livre sur des écrivains invisibles, comme Pynchon ou Salinger. Tous les grands mystères littéraires ont réussi à projeter des ombres devant eux. Cela me fait penser à une nouvelle d'Henry James dans laquelle un écrivain envoie son double dans les soirées tandis qu'il reste chez lui.

### **Comment avez-vous commencé à écrire ?**

Au début, je n'arrivais pas à être publié. Ce n'était pas mûr. J'étais plus à l'aise dans l'écriture de nouvelles, et j'ai essayé de publier dans des revues. J'ai réussi avec Kadaré à mettre un pied dans la publication. J'étais dans l'antichambre. Parler avec un écrivain, qui a été très humble avec moi, m'a beaucoup aidé. J'avais 26 ans, cela m'a permis de voir l'envers et de me frotter à l'exégèse. Kadaré sentait en moi quelque chose de sérieux. Je connaissais bien l'histoire de son pays, cette Albanie avec un univers romanesque, shakespearien et une bonne dose d'absurde.

### **Rencontrer Julien Gracq vous a marqué ?**

Gracq était un écrivain du XIX<sup>e</sup> siècle, hors du temps, hors de son époque. Un auteur formidable à une période où en désespoir de cause les écrivains ont envie de passer à la télé. Devant un passage de Proust ou de Gracq, on ne peut que s'incliner devant l'exploit. Ce n'est pas ma phrase, je n'y arriverais pas. Il y a là une habileté et un savoir-faire qui fait dire qu'on ne pourra pas être parfait.

### **D'où vient votre goût pour les mythologies ?**

Ce doit être la frustration de ne pas être devenu archéologue. J'avais une passion pour l'Antiquité, et je l'ai toujours. Les vieilles pierres et les mythologies. Il y a tout dans les mythologies, des codes pour comprendre la vie, la politique, les rapports humains. La mythologie apprend la liberté littéraire à celui qui y est sensible. La liberté des auteurs grecs anciens était énorme : les dieux, la magie, les fantômes...

### **Sur quoi travaillez-vous ?**

Sur un livre en deux courts romans de 80 pages qui se déroulent au Japon, pays qui m'intrigue beaucoup. J'ai pris un fait divers de Reuters repiqué de la presse japonaise. Il m'est arrivé plusieurs fois de choisir des faits divers déclencheurs. Parfois je découpe des articles dans une sorte d'éblouissement. Un célibataire quinquagénaire s'aperçoit que des stocks de nourriture disparaissent de sa cuisine. Je trouve ce début déjà romanesque et littéraire. Un jour, il installe une webcam chez lui pour surveiller son appartement de son téléphone portable. (On ne vit pas comme avant, on est dans un monde un peu orwellien.) Il découvre alors une femme en train de se faire sa popote dans sa cuisine. Elle vivait chez lui, cachée depuis un an. Inventer cette situation ne serait pas pareil. Qu'elle ait existé me donne de l'assurance, de la solidité. Le second texte imagine un physicien arrivé au Japon pour un congrès sur le Mur de Planck [limite du temps entre l'avant et l'après big-bang, ndlr] qui n'arrive

jamais à voir le mont Fuji. C'est un peu comme la métaphore de tout ce qu'il n'arrive pas à saisir de cette vie : si Dieu existe, si la femme de sa vie existe, s'il sera heureux.

### **Comment écrivez-vous ?**

Si je n'écris pas le matin, au minimum une petite heure au café, je ne me sens pas bien. J'écris à la main, je tape sur l'ordinateur ensuite, après j'imprime, je relis et corrige au stylo. J'aime bien la distance de l'imprimé. Après, je vais tout réécrire à la main sur de vieux cahiers de brouillon. J'écris à droite, puis j'inscris mes notes sur la page de gauche. Enfin, je reporte tout sur ordinateur. C'est un aller-retour très fructueux. J'aime bien réécrire. Le premier jet n'est pas difficile. Le plaisir, c'est de réécrire, et je retravaille même mes textes avant leur parution en poche, sauf pour *Je suis le gardien du phare* [Corti, 1997, ndlr] que je n'avais pas envie de retoucher. Le texte continue à vivre.

### **Comment cisez-vous vos phrases ?**

On essaye toujours de s'étonner soi-même. C'est un plaisir de trouver une formule, de trouver un raccourci dans la langue, sans être dans le jeu de mots. Il faut essayer de pouvoir être lu dans dix ans. Il ne faut pas faire un livre d'époque, tout en essayant de parler de son époque. Gilles Deleuze disait quelque chose comme : transformer sa langue naturelle en une langue étrangère. Ne pas en rester à une langue grammaticalement correcte mais demander aux mots de dire plus que ce qu'ils disent. Leur donner un son, mettre une sorte de tension, de nervosité dans la phrase.